

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

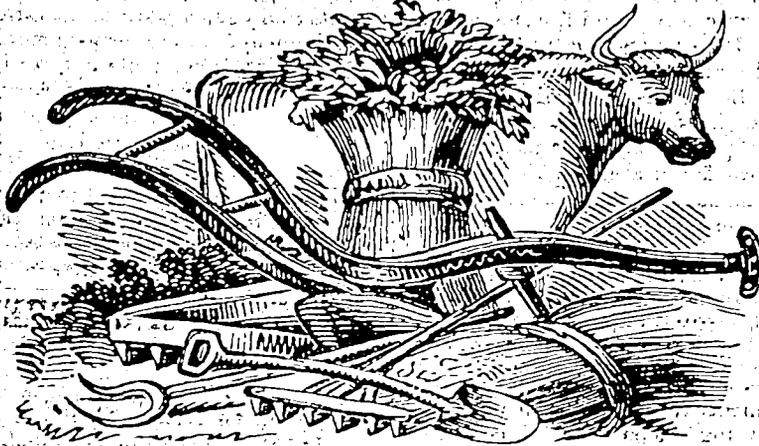
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN E. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne. Pour les annonces a-long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

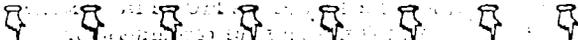
Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

AVIS



MM. les abonnés en retard de solder le montant de leur souscription à la *Gazette des Campagnes* sont priés de se libérer dans le courant du mois. Le montant de leur souscription peut être adressé au bureau de la *Gazette des Campagnes*, par lettre enregistrée.



MM. les abonnés retardataires trouveront dans le présent numéro de la *Gazette*, le compte de ce qu'ils nous doivent. Le paiement immédiat de ces comptes nous permettrait de faire des changements nécessaires à la *Gazette des Campagnes*. Un délai est absolument impossible, surtout de la part de ceux qui nous doivent plusieurs années d'abonnement. Un retard de leur part nous obligerait à remettre leurs comptes entre les mains d'un avocat.



CAUSERIE AGRICOLE

EPOQUE DE LA RÉCOLTE DES GRAINS.

A quelle époque doivent être récoltés les grains ? — Voilà une question d'une extrême importance et que nous allons essayer de résoudre dans le cours de cette causerie.

La culture des céréales est la plus précieuse de toutes celles que l'on fait dans une exploitation agricole. Chaque année, elle couvre une étendue immense de notre sol, et elle prend une extension et une importance de plus en plus grande. Les grains font le fond de la nourriture de l'homme et de plusieurs de nos animaux domestiques. En outre, une certaine quantité est soigneusement conservée pour la propagation des espèces, c'est-à-dire pour servir aux semences prochaines.

Pour pouvoir fixer plus sûrement l'époque la plus convenable à la récolte des céréales, il faut nécessairement tenir compte de l'usage auquel sont destinés les grains.

On peut admettre, en principe, qu'aussitôt que la tige des céréales commence à blanchir, que les épis se courbent, que les grains, bien qu'encore mous ne présentent plus une substance lacteuse le temps de la moisson est arrivé.

En général, le cultivateur tend plutôt à retarder, qu'à avancer le moment de la récolte. Il craint toujours de couper ses grains trop tôt et de perdre ainsi sur ses produits ; cette crainte l'oblige ensuite à faire son travail trop tard et à subir des diminutions notables dans ses rendements.

Les céréales mûres s'égrenent avec une extrême facilité ; au moindre choc, les grains se détachent de l'épi et couvrent les champs et les chemins. On remarque cet égrenage surtout lorsque le coupage se fait pendant les journées sèches et chaudes.

Dans une grande exploitation, ou bien lorsque le manque de bras empêche de faire les travaux avec la rapidité convenable, les pertes occasionnées par l'égrenage peuvent devenir très-inquiétantes. Ici, la besogne se prolonge beaucoup trop au gré de l'agriculteur. Dans un même champ, on commence en une seule journée le printemps précédent, la maturité arrive simultanément pour toute son étendue, et si les travaux de la récolte ont commencé trop tard, les dernières parties de ce champ ne pourront être moissonnées que lors de leur complète maturité et alors il faudra s'attendre à perdre beaucoup par l'égrenage. Si encore on ne perdait

M. J. B. L. Hamelin, Hôpital-Général de Québec

ainsi que les grains les plus petits et les plus mal venus, on pourrait jusqu'à un certain point se consoler de cette perte; mais non, les premiers grains mûrs sont généralement les plus gros, les mieux nourris et les mieux conformés, et dans l'égrenage ce sont précisément ceux-ci qui tombent.

Mais les pertes dues à l'égrenage ne sont pas les seules qui doivent être attribuées au coupage tardif, ce ne sont pas même les plus importantes. Dans toutes les contrées, et dans notre pays en particulier, la saison des récoltes est très-pluvieuse surtout vers la fin. Les orages, les pluies battantes, les vents impétueux et humides occasionnent des déperditions énormes sur les grains qui sont alors sur pied. Il nous est impossible de conjurer ces fléaux atmosphériques; mais nous pouvons les éviter en hâtant le moment de la récolte et en conduisant les travaux avec rapidité.

Voilà donc à quoi l'on s'expose en retardant inutilement l'époque de la moisson: portés par l'égrenage, et pertes par les influences météorologiques. Tristes résultats d'une pratique irraisonnée et déraisonnable que tout homme de bon sens devrait abandonner sur l'heure.

Les inconvénients que nous venons de signaler sont certainement suffisants pour amener tous les cultivateurs, même les plus fortement attachés aux anciennes pratiques, à repousser le coupage tardif. Mais pour leur faire apprécier les avantages qu'ils obtiendraient du mode contraire et en même temps leur ôter toute raison de suivre la routine, nous allons leur faire connaître les heureux résultats obtenus par ceux qui actuellement coupent leurs grains avant la complète maturité.

Il y a quelques années, un de nos meilleurs chimistes agricoles, fut appelé à analyser des blés récoltés à des époques différentes. La première récolte avait été faite dix jours avant la maturité, la seconde sept jours seulement et la troisième à l'époque même de la maturité complète. On expérimenta sur deux espèces de blé, du blé blanc et du blé rouge.

D'après les analyses de l'illustre chimiste, le gallon de blé récolté avant la maturité contenait plus d'eau que celui du grain récolté parfaitement mûr, ce qui n'était pas difficile à prévoir; puis il constata, au moyen de pesées très-exactes, que le blé récolté dix jours avant sa maturité pesait 70 livres le minot ras, que le même blé coupé environ sept jours avant la maturité pesait 72½ livres le minot, et que celui qui avait été moissonné à sa complète maturité ne pesait que 68 livres.

L'époque la plus convenable pour la moisson, sous le rapport de la densité du grain, paraît donc être le septième jour avant la maturité complète. C'est aussi celle qu'indique l'illustre agronome Mathieu de Dombasle. "On peut, dit-il, en général, couper le froment sept à huit jours avant sa complète maturité, c'est-à-dire lorsque la paille, commençant à blanchir et à sécher vers le pied, commence aussi à perdre sa teinte verdâtre, et que le grain a acquis assez de fermeté pour que, lorsqu'on le presse entre les doigts, l'ongle s'y imprime encore, mais ne le coupe plus aussi facilement que lorsqu'il avait une consistance laiteuse et pâteuse."

Le *Livre de la Ferme* affirme, d'après Cadet de Vaux, que le blé récolté avant la complète maturité pèse 4 livres par minot de plus que l'autre et qu'il donne 125 livres de farine de plus par chaque 1500 livres de grains.

Ce dernier fait peut étonner quelques personnes; cependant en réfléchissant un peu, on voit qu'il en doit être ainsi: L'écorce du grain se forme aux dépens de la substance intérieure; plus la maturité avance plus l'écorce devient épaisse et par la même raison plus la matière farineuse diminue. Par

conséquent le grain complètement mûr donnera à la mouture plus de son, mais moins de farine.

L'économie exige donc que la récolte des grains se fasse avant la complète maturité. Le cultivateur comprendra parfaitement cette dernière raison. Par sa position, par le genre de profits qu'il fait, il doit porter un œil attentif sur tout ce qui peut lui donner occasion de faire quelques épargnes. Et celle-ci, quoique légère en apparence, devient très-importante lorsqu'on calcule sur toute la quantité de grains consommés dans une exploitation pendant le cours d'une année.

Il est cependant un autre point de vue que l'on ne doit pas oublier en traitant cette importante question de l'époque la plus convenable pour faire la moisson: c'est celle de la multiplication de l'espèce.

On ne cultive pas des végétaux pour la consommation seulement. On ne récolte pas des grains dans le but unique d'en remplir ses greniers pour le besoin de la famille et des animaux de la ferme et pour ceux de la vente. C'est sans doute le but principal, mais il en est un autre qui a aussi son importance et dont il faut tenir compte.

Dans toute exploitation, une partie de la récolte précédente est précieusement conservée pour la semence, et l'on choisit pour cela les grains les mieux venus et les mieux conformés. On ne peut apporter trop de soin dans ce choix, sans de bonnes graines de semence, il n'y a pas de succès possibles. On aura beau labourer, herser, faire tous les travaux de la terre avec les soins les plus minutieux, amender, engraisser son sol, tout cela n'augmentera aucunement les profits si les graines confiées au terrain sont faibles et mal constituées.

Il faut de bonnes graines de semence, voilà le point de départ de toute culture; et, toutes choses égales d'ailleurs, plus les graines seront fortes et vigoureuses plus les produits seront abondants.

Nous déplorons, comme tous les cultivateurs, la décroissance incessante de nos récoltes; nous reconnaissons que, par une culture irraisonnée, nous avons épuisé nos terres; mais nous reconnaissons aussi que si nos produits sont aujourd'hui si faibles, ce n'est pas l'appauvrissement de la terre seul qui en est la cause. Les plantes elles-mêmes se sont affaiblies, elles ont dégénéré, et nous n'hésitons pas à dire que la moisson prématurée est une des causes qui ont provoqué la dégénérescence.

La nature toujours prévoyante a donné à chaque espèce, aux plantes aussi bien qu'aux animaux, la force et les moyens nécessaires pour se reproduire intégralement. Dans leur état sauvage, les végétaux germent, grandissent, mûrissent et se resèment incessamment et avec une sûreté d'action qui fait l'admiration de l'observateur: ils accomplissent le but qui leur a été assigné par le Créateur.

Dans cet état leur vigueur ne diminue pas. Quoique livrés à eux-mêmes, quoique végétant sur un sol qui n'a reçu aucune des façons qui semblent indispensables à la bonne venue des plantes, ils sont toujours également forts et également persistants.

A quoi faut-il donc attribuer cette vigueur toujours nouvelle, cette force de végétation que les accidents atmosphériques mêmes ne paraissent pas diminuer? A la complète maturité des graines employées pour les semis.

Voilà la principale, nous dirions presque l'unique cause de la puissance végétative de nos plantes sauvages. Elles se resèment d'elles-mêmes; mais cette opération ne se fait que quand la graine est parvenue à sa maturité complète.

Le cultivateur, le producteur de végétaux ne devrait pas agir autrement; il ne devrait jamais récolter ses graines de

semencé avant l'époque fixée par la plante pour le semis naturel, et cette époque c'est le moment de l'égreuage.

Alors, mais alors seulement le développement des grains est complet; toutes les forces de la plante se sont concentrées vers cet objet, et aussitôt l'œuvre terminée les graines se détachent du végétal qui les ont produites pour former de nouveaux individus dans les circonstances favorables.

Ainsi, règle générale, lorsque les grains doivent servir à la consommation ou à la vente, on devra récolter sept à huit jours avant la complète maturité. Mais lorsqu'on voudra obtenir des graines de semence d'une conformation parfaite, on attendra que les plantes soient tout-à-fait mûres.

Toutefois, comme il faut, dans tous les cas, prévenir les pertes qui pourraient provenir de l'égreuage, on devancera d'une couple de jours l'époque de la chute naturelle des semences, et l'on fera la récolte le matin lorsque les plantes sont encore chargées de rosée.

REVUE DE LA SEMAINE

Les journaux européens nous apportent la nouvelle de l'entrevue des empereurs de Prusse, de Russie et d'Autriche à Berlin. C'est le six du présent mois qu'il a dû avoir lieu cette entrevue. Rien n'a encore transpiré au dehors de ce qui pu y être dit ou fait. Les souverains de même que leurs conseillers intimes ne sont pas pressés de se livrer à des confidences exagérées, ce n'est que peu à peu que l'on connaîtra la vérité sur les questions qui ont dû être agitées.

Sans être prophète, il est facile d'avancer que le but principal de cette réunion d'empereurs est de consolider la paix de l'Europe. Certains moyens, que nous connaissons bientôt, seront adoptés pour arriver à la réalisation de ce beau rêve et faire disparaître les nuages qui assombrissent le monde politique.

Réussiront-ils? rendront-ils aux nations européennes la tranquillité après laquelle elles soupirent depuis si longtemps? Ils le croient sans doute, mais comment peuvent-ils avoir cette prétention quand, eux-mêmes, ils sont les premiers à jeter la perturbation dans le monde? Comment un Guillaume, le persécuteur des Jésuites, un François-Joseph, le protecteur des athées et des catholiques-libéraux, un Alexandre, le bourreau des Polonais, peuvent-ils avoir la naïveté de se croire capables d'établir une paix qu'ils sont les premiers à violer?

Non, ce n'est pas en travaillant contre Dieu et Son Eglise, ce n'est pas en protégeant les impies et les révolutionnaires, qu'ils pourront prétendre au succès. On ne bâtit pas contre Dieu.

"Vouloir rendre stable l'ordre de choses actuel, qui repose presque partout sur la violation des droits les plus légitimes, disait un écrivain de nos jours, est tout simplement impossible. Quand de tous côtés le ciel est menaçant, quand tout est provisoire, comme vous le dites vous-même, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne et en Autriche, venir dire à l'Europe: Nous allons vous donner une longue époque de paix et de prospérité, est plus que de l'optimisme, c'est de la naïveté."

Un prélat disait ces jours derniers: Les trois empereurs ne ressemblent pas mal à trois laboureurs, qui, en présence d'une nuée épouvantable prête à fondre sur leurs champs, se réuniraient gravement pour décider..... qu'il ne faut pas qu'il pleuve.

Etrange aberration de l'esprit humain! Pendant que notre Vénérable Pontife romain est prisonnier au Vatican,

et tous les jours en but aux avanies et aux injures dont le répertoire impie est si riche; pendant que les ministres de l'Eglise et Notre Sainte Religion elle-même sont, à toute heure, méprisés, ruilés, vilipendés par les organes des gouvernements, ces mêmes gouvernements se croiraient assez forts pour réussir en dépit de Dieu, en dépit des malédictions que leurs crimes et leur orgueil ont amoncées sur leur tête! Que les trois empereurs ne s'y trompent pas: *C'est en vain qu'ils travaillent si le Seigneur n'édifie pas.*

Tous trois veulent la paix, personne en doute; mais chacun la veut à sa manière. La Russie veut la paix pour rassembler ses forces et reprendre sa politique d'empirement. La Prusse la veut pour consolider ses conquêtes et barguer ensuite la France et la Russie. L'Autriche la veut pour panser ses blessures et reprendre un jour la position que ses divisions et l'incapacité de ses chefs lui ont fait perdre.

Pendant que les hauts personnages assemblés à Berlin cherchent à se tromper les uns et les autres, le monde marche vers le dénouement. La cité du mal gagne de jour en jour plus de terrain et devient plus audacieuse. Sous les yeux des empereurs, à Berlin même, les affiliés des sociétés secrètes sont sortis dans la rue, se sont livrés à leurs actes habituels: le pillage et l'incendie, et la troupe n'a pu dissiper les émeutiers qu'après avoir fait usage de ses armes et blessé plusieurs d'entre eux.

De leur côté, les démagogues, les fomenteurs de désordres, ne laissent perdre aucune occasion de réchauffer le zèle destructeur des ennemis de Dieu, de l'Eglise et de toute autorité. Ils étudient la marche du monde et pressentent une catastrophe prochaine, aussi redoublent-ils d'efforts pour y préparer les sectaires.

Garibaldi, entre autres, vient d'adresser à la démocratie italienne, une lettre dans laquelle il l'exhorte à l'union, à l'oubli des divergences politiques pour se grouper autour des grands principes de la démocratie.

Dans cette lettre, il commence par une attaque contre le gouvernement, l'accuse d'infidélité à la cause italienne, et établit le programme suivant pour la régénération définitive de l'Italie:

"10. L'abolition du premier article du statut italien: "la religion catholique est la religion de l'Etat," et de tous les privilèges dont jouissent encore en Italie les ennemis implacables de la patrie et de la civilisation (les prêtres). Il faut finir avec la tyrannie officiellement reconnue du prêtre.

"20. L'abolition absolue et complète des ordres religieux à Rome sans délai et sans restrictions.

"30. L'introduction de l'instruction générale, obligatoire, gratuite et laïque.

"40. L'abolition des impôts sur la mouture, sur le sel, de l'impôt de la consommation et en général de tous les impôts indirects, auquel il faudra substituer un seul impôt payable en proportion de la fortune individuelle. Pour économiser dans l'administration, il recommande la décentralisation et l'autonomie de la commune.

"50. La liberté complète et absolue de la presse et du droit de réunion.

"60. Enfin, le suffrage universel: seulement ceux qui ne savent pas lire doivent être exclus du scrutin."

"Du reste, ajoute la correspondance d'où nous prenons ces extraits, bien avant la publication de cette lettre de Garibaldi et aussitôt après la défaite éclatante que le parti républicain a subie dans les dernières élections municipales à Rome, quelques-uns des notables de ce parti avaient proposé de faire tous les efforts possibles pour atteindre le suffrage universel. Dans ce but on a résolu de convoquer une

assemblée monstre au Colisée pour le mois de novembre, à laquelle toutes les réunions démocratiques de l'Italie enverraient des députations. Dans la même réunion, où cette résolution fut prise, on a élu un comité de quinze personnes les plus influentes et les plus actives de Rome, pour faire les invitations et les préparatifs pour cette assemblée."

Ce comité sera remplacé, dans l'assemblée de novembre, par un autre dont la tâche serait de préparer les moyens d'arriver au but que s'est proposé la révolution : le renversement de la monarchie et l'établissement de la république. Pour cela, on provoquerait et on organiserait des grèves en différents endroits et l'on tiendrait de fréquentes assemblées dans les principales villes d'Italie, afin de tenir la populace en haleine.

Maintenant que les têtes couronnées et leurs conseillers travaillent à pacifier le monde, de leur côté les démagogues travailleront aussi, mais à le bouleverser; et, des deux camps, nous savons bien qui l'emportera si Dieu n'y met la main.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, les princes de la terre ont déchaîné la révolution contre Dieu et son Eglise. Poussés par l'ambition et l'orgueil, ils ont voulu augmenter leur puissance dans le domaine religieux et ils ont appelé la révolution à leur aide, croyant la faire servir suivant leurs intérêts et l'attacher à leur char de triomphe. Mais, la révolution, humble servante des grands tant qu'elle a eu quelque chose à attendre d'eux, a levé sa tête menaçante dès qu'elle s'est sentie assez forte; après avoir suivi, elle a battu la marche, obligeant ses maîtres d'autrefois à approuver ses turpitudes et à satisfaire ses exigences.

Alors arriva le moment où les rois eurent peur des empiétements toujours croissants de la révolution. Ils dirent : c'est assez et voulurent arrêter le flot dévastateur; mais leur voix ne fut pas écoutée et la révolution passa outre.

Voilà le spectacle que nous montrent aujourd'hui les princes aux prises avec la révolution et les sociétés secrètes. Celles-ci, non contentes d'avoir détruit l'influence de l'Eglise et enhardies par leurs succès, portent plus loin leurs coups. Aujourd'hui, elles demandent tout simplement le renversement des monarchies et la démoralisation des sociétés; celles-là même qui les ont déchaînées vont être ses premières victimes, et elles réussiront en dépit de tous les empereurs coalisés et de la force dont ils disposent. Dieu seul pourra arrêter le mal s'il en a été décidé ainsi dans les conseils éternels.

L'Allemagne continue à être le théâtre des plus indignes vexations contre les catholiques et surtout les ordres religieux. Nous trouvons dans une correspondance d'Europe les quelques passages suivants :

"..... Les feuilles officieuses, et avec elles tous les journaux du protestantisme libéral, ne cessent de lancer contre les ordres religieux l'injure et la calomnie; la loi d'expulsion, qui se serait exécutée avec la résignation qu'apportent d'ordinaire les catholiques devant la violence et la persécution, ne peut manquer d'occasionner des troubles, grâce aux excitations de ces écrivains remplis de haine pour les prêtres dévoués au Saint-Siège. Déjà l'on en signale à Essen, sans que nous en connaissions d'autres détails que ceux des journaux de la libre-pensée, dont les récits, évidemment hostiles, sont sujets à caution."

Et savez-vous pourquoi cet acharnement de persécution? Écoutons la réponse que donne l'une des feuilles impies les plus avancées :

"Les journaux anglais nous ont appris, il y a quelque temps, que dans ces dernières années près de 300 personnes, appartenant à la noblesse anglaise, avaient passé du protes-

tantisme au catholicisme. Une chose analogue se voit en Allemagne. L'almanach comtal de 1870 compte 24 comtesses qui se sont converties au catholicisme. A l'exception de trois tous les convertis sont Allemands. Par contre, il ne s'est présenté que 3 comtes catholiques qui sont entrés dans le protestantisme. Quand on examine de près les raisons qui ont amené ces 27 changements de religion, souvent on découvre un jésuite sous roche."

Ainsi, voilà le grand mot lâché, on ne persécute les ordres religieux et surtout les jésuites, on ne les batoue, on ne les insulte, on ne les met au ban de l'opinion publique, on ne les expulse, que parce qu'ils font trop de mal au protestantisme, qu'ils font trop de conversions. Ces résultats sont, aux yeux des protestants libéraux et par conséquent à ceux du gouvernement prussien, plus que suffisants pour justifier l'expulsion des jésuites. Pour Bismarck et ses créatures, un catholique est un ennemi-né des empiétements de l'autorité civile; et dans l'influence des jésuites, dans le triomphe de leurs convictions, ils ne peuvent s'empêcher de voir la résurrection et la prédominance des idées hostiles au despotisme, à la domination césarienne.

Dans le domaine purement politique, le grand événement du jour est la conclusion définitive de l'arbitrage de Genève sur le différend qui existait entre l'Angleterre et les Etats-Unis depuis plusieurs années.

"Les arbitres, dit le *Mouveau Monde*, ont terminé leurs travaux samedi. Il ne reste plus à conclure que quelques affaires de détail et à proclamer le résultat officiel des délibérations.

"Il paraît probable que les arbitres ont accordé aux Etats-Unis 12 à 15 millions de piastres de dommages.

"On sait que dans leur factum les américains réclamaient un peu plus de dix-sept millions. Le résultat sera annoncé officiellement au public samedi prochain.

"Il paraît que le même jour l'Empereur d'Allemagne donnera sa décision dans l'affaire de l'Ile de San-Juan et qu'il donnera gain de cause aux américains.

"C'est ainsi que le *Traité de Washington*, qui a paru si longtemps en danger parviendra à une exécution complète et qu'il aura fait disparaître une cause d'inquiétude, d'embaras et de danger pour la paix de l'Europe et de l'Amérique.

"Personne n'a droit de s'en réjouir plus que le Canada, que sa position prédestine à devenir le champ de bataille où se videront toutes les querelles entre l'Angleterre et les Etats-Unis, et dont toutes les aspirations doivent être vers une paix et une amitié durable entre les deux pays....."

Le 14 courant, le télégraphe nous apprenait que les décisions de l'arbitrage étaient signées par tous les arbitres, à l'exception de Sir Alexandre Cockburn, qui donne un jugement séparé. Il n'est d'accord avec les collègues que sur la question de l'*Alabama*, dont le dédommagement constitue la plus grande partie de la somme totale. Dans le cas du *Florida*, les dommages ont été accordés par un vote de 4 contre 1, et dans celui du *Shenandoa* par trois contre deux. Tous les autres cas présentés par le gouvernement américain ont été renvoyés par la cour. Le *Pines* dit : nous consentirons volontiers à payer cette somme pour obéir à la loi des nations.

La question de l'Emigration

Il y a longtemps déjà, que cette question ne peut plus réclamer le mérite de la nouveauté ou de l'originalité, dans la discussion. La presse, dont le devoir est de veiller attentive-

ment à l'intérêt public, ne pouvait rester indifférents en présence de ce dépeuplement de notre jeune pays, et s'est sans cesse ingénié à en rechercher la raison. Nous ne craignons pas de nous tromper en affirmant que les nombreux écrits publiés sur cet important sujet, formeraient plus d'un volume, s'ils étaient réunis.

Les causes assignées à cet exode alarmant et les théories développées pour retenir ici nos compatriotes, ont été nécessairement fort variées. Cette désastreuse émigration que nous déplorons, nous semble aujourd'hui plus extraordinaire, lorsque nos industries se sont développées, les grandes entreprises publiques réclament les bras de nos travailleurs, et l'ouvrage abonde. Il faut, donc chercher les causes déterminantes de cet exile volontaire, ailleurs que dans l'absence du travail et n'y voir là qu'une déplorable manie encouragée par les fallacieuses promesses de gens intéressés à représenter les Etats-Unis comme un véritable pays de Cocagne.

M. l'abbé Provancher a publié dernièrement, dans le *Naturaliste Canadien*, une remarquable étude sur l'émigration, au retour d'un voyage de quelques mois dans la République voisine. Nous croyons rendre un service à ceux de nos compatriotes qui seraient tentés de s'expatrier, en livrant à leur réflexion, le fruit de ses observations sur la condition morale et matérielle des Canadiens au delà de nos frontières. Le travail de M. l'abbé Provancher est trop long pour pouvoir le publier en entier; nous en détacherons les extraits les plus saillants et de nature à éclairer suffisamment nos lecteurs sur les prétendus avantages que leur offre nos voisins.

« Nous les avons donc vu ces Etats si vantés, cette terre promise de nos démagogues, cet Eldorado de notre jeunesse! Nous les avons vu à l'Ouest, nous les avons vu à l'Est! nous les avons vu au Sud! Bien que notre séjour chez ce peuple ait été d'une durée assez courte, nous avons pu cependant l'étudier dans sa vie de famille, dans ses relations sociales, dans sa politique, sa religion, ses arts, son industrie.

« Examinons la situation matérielle que réserve l'avenir à nos émigrants aux Etats-Unis; nous tenons que sous ce rapport aussi, cette situation se trouve bien inférieure à celle que peut assurer le travail joint à l'économie dans notre pays.

« Nous avons à passer trois quarts d'heure dans la gare de Springfield, Massachusetts, à notre retour de la Floride; entendant parler français dans un certain groupe, nous nous en approchons et nous adressons aux interlocuteurs :

— « Vous êtes des Canadiens, je pense ?

— « Oui, monsieur.

— « Comment vous trouvez-vous par ici ?

— « Bien, dit l'un d'eux, très-bien fit un autre.

— « Vous vous estimez donc plus heureux que vous l'étiez en Canada ?

— « Et de beaucoup, dirent-ils, à l'unisson.

— « Mais en quoi ? de quelle façon ?

— « En Canada, il faut travailler beaucoup pour gagner peu.

— « Je comprends que vous êtes des journaliers; mais ici vous gagnez plus en travaillant, est-ce qu'il ne faut pas dépenser plus ? Combien gagnez-vous par jour ?

— « Ça varie avec le genre d'ouvrage. Chez les cultivateurs un bon homme gagne de \$25 à \$30 par mois; dans les briqueries on a de 10 à 12 piastres par semaine; dans les manufactures c'est de 1 à \$2 par jour.

— « Ce sont d'assez bons prix, mais combien payez-vous de pension ?

— « De 5 à \$6 par semaine.

— « Ainsi donc sur les 12 piastres de la semaine il vous faudra en retrancher 6 pour la pension ? il ne vous en restera donc plus que six ?

« Mais les journaliers gagnent tout autant en Canada. Admettons toutefois que ces gages sont un peu plus élevés que ceux du Canada, que les manufactures étant plus nombreuses,

le chômage s'y rencontre plus rarement; pensez-vous que vous n'auriez pas plus d'avantage à prendre de nouvelles terres en Canada et à faire des cultivateurs ? Oh ! pour des cultivateurs ne nous en parlez pas. C'est s'assujettir pour toute sa vie à une vie de misère, à travailler beaucoup, à ne porter que des vêtements hardes et à ne manger que du pain noir. Ici nous avons une nourriture de premier choix; du pain comme les riches du Canada n'en ont pas de meilleur; et les dimanches et après nos heures de travail, nous avons toutes sortes de divertissements à notre disposition, et des habits propres pour nous montrer parmi le monde.

— « Je vois, mes amis, que vous avez des idées erronées sur votre position actuelle et sur celle que vous auriez pu vous faire au pays. Écoutez-moi un instant, je vais vous le faire voir. Je ne veux blesser personne, ni vous faire un reproche sur ce que vous avez fait; mais je vous invite à bien peser la valeur des raisons que j'oppose à vos avancées. Je prétends donc que la situation du cultivateur en Canada est bien préférable à la vôtre, et que sous tous les rapports il est plus heureux que vous.

« Lui, il est assujéti à un travail rude, en vérité; mais c'est un travail plein d'encouragement, de véritable satisfaction, *labor ipsa voluptas*, la souche qu'il arrache, la pierre qu'il tire du sol cette année, sa charrue ne la rencontrera plus l'année prochaine, et son champ s'élargira d'autant. D'ailleurs, la plupart de ses travaux exigent dans leur exécution le concours de son intelligence, ce qui ne contribue pas peu à lui faire oublier ce qu'ils peuvent avoir de pénible et de désagréable. D'un autre côté, son travail est fort varié, et ne manque pas d'intermittences et de chômage. Mais vous, quel plaisir pouvez-vous trouver à empiler pendant des semaines et des mois les briques que vous livre une machine ? ou à guetter les métiers pour renouer des brins qui se cassent ou charger de nouveau la navette quand elle est vide ? Est-il un travail plus ennuyeux, plus abrutissant que celui qui cloue pour ainsi dire un homme à une machine, et le constitue en quelque sorte une partie intégrante du mécanisme ? Ainsi les statistiques en Angleterre et ailleurs ont-elles permis de constater que rien n'est plus préjudiciable au développement de l'intelligence que le travail des manufactures ! Voulez-vous donc faire de vos enfants des hommes machines, des demi-brûtes ?

« Vous portez de beaux habits et vous avez mille divertissements à votre disposition; malheureusement oui, et c'est ce qui perd un grand nombre d'entre vous. Les boutiques où l'on distribue le whiskey et les maisons de jeu ne servent que trop souvent à engloutir ce que vous devriez mettre en réserve pour des moments critiques qui peuvent vous prendre à l'improviste. Vous gagnez sans efforts la vie de votre famille, votre femme et vos enfants sont richement habillés; mais vienne donc la maladie qui vous interdit le travail ? viennent donc le chômage ou des grèves comme la chose arrive si souvent, quelles ressources vous restera-t-il ? Mais il n'en est pas ainsi avec le cultivateur. Pour lui, la maladie peut lui interdire le travail pendant des semaines et des mois, que ses vaches n'en continueront pas moins à fournir le lait, la crème et le beurre à table, que ses champs n'en continueront pas moins à pousser pour la nourriture de sa famille et de ses troupeaux. Et viennent des jours encore plus désastreux, tels que maladies prolongées, accidents aux récoltes, pertes d'animaux, etc., il possède dans son fonds un capital qui lui assure le crédit pour le tirer du besoin. Il y a, en un mot, toute cette différence entre le cultivateur et le journalier ou l'ouvrier de manufacture, que le premier se suffit à lui-même, vit de ses propres ressources comme un seigneur au milieu de son domaine; tandis que les derniers ne sont rien autre chose que des serviteurs, assujétis au bon plaisir et au caprice de maîtres plus ou moins exigeants, et ne devenant que trop souvent les victimes de leur cupidité ou de leurs folles entreprises.

« Vous vous plaisez à singer les bourgeois et à faire parade de vos habits fins sur les places publiques; mais vous oubliez donc que ces Américains auxquels vous voulez vous élever, vous méprisent avant tout ? que vous êtes de fait leurs serviteurs ? qu'ils ne vous accordent de considération, qu'autant que vous leur permettez de vous exploiter et de s'enrichir de

vosre travail ! Tenez ! avouez avec moi qu'il vaut bien mieux porter des habits grossiers, mais avoir du grain au grenier et du lard au saloir, que d'étaler de riches étoffes sur son dos, et se constituer les serviteurs d'étrangers pour se les procurer. Et vous n'avez pas oublié que si parfois le pain du pauvre colon est rude et noir, il a pour le digérer un estomac activé par l'air pur et salubre qu'il respire sans cesse et par la satisfaction qu'il éprouve de pouvoir suffire au besoin de sa famille, tout en demeurant au milieu des siens, en conservant en paix ses pratiques de religion, ces coutumes et ces usages de la patrie qui sont si chers à tous ceux qui ont tant soit peu de patriotisme au cœur ?

« Nos Canadiens parurent ébranlés de la force de ces raisons et n'osèrent entreprendre de les refuter ; Ils n'eurent pas non plus le courage d'en reconnaître la justesse et d'avancer qu'ils avaient fait mauvaise route ; mais il ne nous fut pas difficile de voir par l'air soucieux que leur inspirèrent ces réflexions qu'ils donnaient comme malgré eux leur assentiment.

« Et la religion continuâmes-nous, comment la pratiquez-vous ?

— « Oh ! pour la religion dit l'un, nous avons tout ce qu'il nous faut ici ; nous avons notre église, avec un prêtre et toutes les choses nécessaires à l'exercice du culte. La religion, dit dit un autre, celui qui en a un peu la pratique partout. Bah ! la religion, dit un troisième, qui ignorait que nous fussions prêtre, les Américains s'en passent bien, et nous pouvons nous en passer comme eux.

— « Non, mon ami, dites-nous à ce dernier, je vois que le séjour des Etats a déjà produit ses fruits chez vous ; suffit, vivez en chien, et vous irez chercher leur paradis. C'est vrai, poursuivîmes-nous en nous adressant aux autres, que celui qui le veut peut pratiquer sa religion partout, mais vous avouerez qu'au milieu des mauvais exemples et des scandales, la chose est bien plus difficile qu'ailleurs. Si au Canada, parmi des parents chrétiens, au milieu d'amis religieux, avec tous les bons exemples et les instructions qu'on a tous les jours, on oublie parfois encore la route du devoir, que doit-il donc en être ici, où tout le monde à peu près, croit se passer de religion, ou du moins n'en conserve qu'un simulacre ? Et comment résister au torrent du vice de l'immoralité de tout genre, qui coule ici de tout côté, et que vous avez sans cesse sous les yeux ? Oh ! je le sais pertinemment, il en est que trop de nos canadiens qui subissent l'influence délétère du milieu corrompu, sans foi, sans pudour, dans lequel ils se trouvent plongés. . . . »

Courrier d'Outaouais.

A propos de colonisation

Un ami du *Journal des Trois-Rivières* lui adresse les intéressants détails qui suivent :

Mademoiselle M. . . restée très riche héritière à la mort de ses parents voulut, après avoir terminé son cours au Sacré-Cœur, aller vivre à la campagne pour y jouir des beautés de la nature, que les personnes de sa condition se contentent souvent de ne goûter qu'en peinture et en imagination. Elle choisit pour fixer sa demeure, un beau site au milieu des Laurentides, non loin de Ste. Agathe, sur les bords d'un de ces lacs enchanteurs qui rivalisent de beauté avec ceux de la Suisse. Ce lac, formé de baies profondes, se déroba au regard derrière les montagnes couvertes de belles forêts qui ombragent ses bords, est tout entier dans les domaines de la jeune héritière. C'est son lac à elle, avec tout ce qu'il renferme de gibier, de poisson ; ses rives pittoresques, ses eaux profondes.

Elle a fixée sa résidence à quelques pas d'une de ces baies, sur le chemin de colonisation qui doit relier les établissements de la rive du Nord avec ceux de l'Ottawa.

A l'endroit où l'on voyait encore au printemps dernier une petite cabane de bois rond, on admire aujourd'hui un modeste mais élégant cottage, aux ouvertures régulières ; un escalier rustique et propre, et une galerie ombragée vous conduisent à une grande porte d'entrée.

Si vous franchissez le seuil, où la curiosité vous attire, vous êtes tout surpris de vous trouver dans de jolis appartements, meublés avec autant d'élégance que ceux de nos villes. L'hô-

tesse est charmante, pleine de cordialité ; elle reçoit avec les manières distinguées et le bon ton de la haute aristocratie ; bref, vous passez là un quart d'heure charmant.

Si vous voulez visiter l'établissement, vous y trouverez toutes les dépendances nécessaires à une ferme en très bon ordre : hangars, granges, étables, caveaux aux légumes ; une basse-cour populeuse et florissante ; un jardin potager des mieux fourni ; les fleurs n'y manquent pas non plus. Aux alentours, des champs considérables de grains et de légumes s'étendent sur les collines.

Vous avez là une petite esquisse des travaux entrepris et exécutés, par les soins et sous la direction de Mademoiselle M. . . Elle est d'une habileté et d'une énergie qu'on ne trouve que très rarement chez les colons. Accompagnée de ses servantes, elle visite elle-même ses champs, encourage et dirige les ouvriers, et pousse activement les travaux du défrichement.

A l'heure qu'il est, son entreprise est déjà couronnée du plus beau succès. Ses manières engageantes et sa générosité lui ont gagné l'estime de la population des environs, qui voit dans son établissement au milieu d'eux, un gage de prospérité pour l'avenir de leurs cantons.

C'est un exemple, croyons-nous aussi rare que beau et noble.

Manière de conduire et de traiter les domestiques

Je parlerai, avant tout, des qualités à rechercher dans les domestiques : la probité, l'activité, la bonne volonté, l'ordre et la propreté. La probité est indispensable ; quant aux autres qualités, il ne faut épargner aucun effort pour les développer et on donner l'habitude aux domestiques. Il faut leur faire connaître, dès les premiers jours de leur arrivée, où se trouvent tous les objets dont ils ont à faire usage, et exiger qu'ils les remettent en place lorsqu'ils ont cessé de s'en servir.

La propreté doit régner sur la personne des domestiques, et dans tous les lieux confiés à leurs soins, leurs vêtements et leur linge doivent être toujours en bon état.

Une maîtresse de maison doit traiter ses domestiques avec douceur, mais sans faiblesse, et chercher à gagner leur confiance et leur attachement, à devenir leur conseiller, sans pour cela se familiariser avec eux, ni surtout les initier aux affaires intérieures de la famille. Elle fera bien de leur donner des conseils sur l'emploi de leurs économies ; souvent ils les emploient mal, et presque généralement ceux de la campagne consacrent le peu d'argent qu'ils ont à acheter un petit morceau de terre qu'ils payent deux ou trois fois sa valeur, et dont ils ne retirent qu'un bien médiocre revenu tant qu'ils sont domestiques. Il faut leur faire sentir l'avantage qu'ils auraient à accumuler leurs épargnes jusqu'à leur mariage ; c'est la crainte de mal employer ces épargnes si péniblement accumulées, qui détermine les domestiques à acheter des pièces de terre ; les caisses d'épargne les délivrent de toute inquiétude et sont pour eux le meilleur placement.

Il faut veiller à ce que les domestiques ne se laissent pas aller au goût de la toilette et aux folles dépenses qu'elle entraîne, mais exiger qu'ils soient propres et bien tenus. Lorsqu'on est parvenu à leur faire placer quelque argent à la caisse d'épargne, le désir et la possibilité d'augmenter leur petit pécule les excitent à de nouvelles économies, et leur donne la force de résister à la tentation de faire des dépenses inutiles.

Pour éviter que les domestiques aillent chercher des divertissements dans des lieux peu convenables, où ils perdraient leur temps et contracteraient de fâcheuses habitudes, on fera sagement de tâcher de les amuser, et de saisir de temps à autre les occasions de leur procurer d'honnêtes plaisirs qui ne puissent pas nuire aux devoirs de leur service.

Comme règle générale, il sera bien convenu, en engageant les domestiques, que nul d'entre eux ne pourra s'absenter de la maison, même les jours de fêtes, sans la permission des maîtres. On leur permet à la campagne d'aller aux noces et aux fêtes des villages voisins, où la famille se rend aussi ; la crainte de voir arriver leurs maîtres les empêche de se livrer à des jeux interdits ou à des excès de boisson dont ils auraient à rougir. Lorsqu'on est content d'eux, il est bon de leur donner

de petites fêtes dans certaines occasions ; le plaisir qu'ils y prennent, et surtout celui qu'ils trouvent à y convier leurs amis, les attachent à la maison.

De temps en temps, une maîtresse de maison doit régaler ses gens. La sobriété de leur vie leur fait trouver un grand plaisir à un repas plus succulent qu'à l'ordinaire ; ces régals ne sont pas les mêmes à la ville qu'à la campagne. A la ville, ils consistent dans quelques morceaux de choix qu'ils ne sont pas habitués à manger ; à la campagne, quelques pièces de volaille leur sont très agréables et coûtent peu, c'est la viande des riches disent-ils, et par ce motif ils la préfèrent à tout ce qu'on peut leur offrir ; quelques bouteilles de vin surtout les régaler plus que tout. Les domestiques sont très sensibles à ces attentions. Le dévouement qui naît seulement de l'argent est éphémère, il disparaît aussitôt que les dons qui l'ont fait naître cessent ou même n'augmentent pas ; le dévouement qui vient du cœur est vrai et durable.

Une maîtresse de maison doit mettre tous ses soins à établir la bonne intelligence parmi son monde, et, pour cela, il faut qu'elle s'observe beaucoup, afin d'être juste et de ne jamais montrer de partialité, lors même qu'elle aurait des préférences. Si quelque différend s'élève entre deux domestiques, elle doit écouter leurs explications avec une attention bienveillante, et conserver un calme parfait pendant qu'eux-mêmes ont perdu leur sang-froid : c'est le seul moyen de maintenir sa dignité ; elle doit réfléchir avant de condamner l'un ou l'autre, et, lorsqu'elle a prononcé, employer toute son influence et sa raison pour calmer celui qui se trouve offensé, et engager l'autre à faire le premier les avances de la réconciliation. S'il s'y refuse, il faut le prendre en particulier, obtenir cette réconciliation et effacer les dernières traces de la rancune qui pourrait exister encore. De la bonne intelligence qui règne entre les domestiques dépend en partie, la bonne exécution des travaux auxquels ils se livrent en commun.

Une maîtresse de maison doit exiger que tous ses domestiques lui parlent avec déférence, et que les hommes n'entrent jamais dans sa maison sans se découvrir ; en retour elle les traitera avec une politesse bienveillante.

Si un domestique a encouru la rigueur du maître par quelque faute grave, mais excusable, la maîtresse de maison doit s'efforcer d'obtenir de son mari un pardon qui peut toucher le coupable ; elle doit être l'ange tutélaire de tout ce qui l'entoure.

Le premier jour de l'an, il faut qu'elle distribue les présents d'usage avec discernement, de manière à ne pas exciter de jalousie.

Je crois que les domestiques, dans une exploitation agricole bien conduite, doivent avoir une prime légère sur tous les produits dus à leurs travaux et à leurs soins, cette indemnité est payée au centuple par l'ardeur qu'ils mettent à augmenter des produits dont ils auront leur part.

On doit chercher à conserver les domestiques le plus longtemps possible ; pour cela, il faut les prendre jeunes et les habituer à la maison, de manière qu'elle leur semble en quelque sorte leur chez eux.

Il faut, en les prenant, leur donner le plus faible gage possible, avec la promesse d'une augmentation graduelle jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à un taux fixé, sans préjudice des primes dont je viens de parler, et des gratifications qu'ils mériteraient par une continuité de zèle et un attachement que tout bon maître doit savoir apprécier et récompenser.

Un petit présent fait avec discernement et justice, dans une occasion qui a pu le motiver, touche beaucoup les domestiques et les dispose au dévouement. Les soins qu'on a de leur santé de leurs intérêts, de leurs plaisirs, la prime accordée sur tel produit de l'exploitation, la régularité qu'on exige dans leur service, la fermeté sans dureté avec laquelle on les dirige, et l'impartialité, la justice avec lesquelles on les traite, sont les meilleurs moyens d'avoir de bons serviteurs. Les domestiques qui n'apprécieront pas ces procédés quitteront la maison et ne seront pas à regretter. Ceux qui resteront s'attacheront sincèrement à la famille, parce qu'ils y trouveront tout ce qui peut fixer l'affection et l'estime des hommes. Leurs maîtres concevront aussi de l'attachement pour eux, et, de cet accord résultera un ensemble parfait qui contribuera à la prospérité générale.

Les domestiques qui sont sous la direction de la maîtresse de la maison doivent, avec l'assentiment de son mari, être gâgés par elle et recevoir des ordres. A ce propos, j'insiste sur l'importance d'un parfait accord entre un mari et sa femme pour tout ce qui a rapport à la direction de la famille et de l'exploitation, et à la tenue de la maison. Les ordres donnés par l'un ne doivent jamais être révoqués par l'autre, sauf, s'il y a quelque méprise ou dissidence, à s'expliquer entré eux lorsqu'ils seront seuls ; mais jamais en présence des enfants ou des domestiques. Il convient donc que le mari et la femme se communiquent certains ordres qu'ils auront donnés, afin de ne jamais se contrecarrer.

Il est bon quelquefois de consulter les domestiques sur l'exécution de certains travaux qui sont de leur compétence ; cette confiance flatte leur amour-propre, aiguise leur intelligence, et les dispose à bien faire ; d'ailleurs, ils peuvent donner souvent de bons avis sur les détails qui échappent aux maîtres.

Si, par sa conduite envers ses serviteurs, un maître parvient à donner à sa maison une bonne réputation, il est certain d'avoir toujours les meilleurs sujets du pays. La libéralité dans les récompenses, la part faite aux domestiques dans les bénéfices de l'exploitation, sont surtout profitables à la bourse du maître, tout en plaçant les domestiques dans une condition plus avantageuse que celle des serviteurs du voisinage. On sème pour recueillir.—M. ROBINET.

Le crédit agricole, l'industrie et le commerce

Le plus riche est sans contredit celui qui consomme le plus ; mais il y a diverses manières de consommer et par conséquent de manifester la richesse : celui qui a beaucoup d'argent à sa disposition peut toujours consommer en quantité alors même que les produits se vendent à des prix très-élevés, mais c'est un privilège malheureusement trop rare. Celui qui est peu fortuné peut aussi se livrer à une large consommation lorsque les produits sont à bas prix. Or, pour produire, il faut avant tout avoir à sa disposition des matières premières, et d'où proviennent en général ces matières premières ? De la terre et par conséquent de l'agriculture. N'avons-nous pas démontré dans un précédent article que le seul moyen pour produire à bas prix consistait à entrer le plus largement possible dans la voie de la culture intensive, de la culture aux engrais abondants, aux instruments perfectionnés, aux animaux améliorés, aux amendements pratiqués avec intelligence, aux irrigations, aux drainages, etc., etc., c'est-à-dire aux gros capitaux ? Il est certain pour tous les hommes sérieux que les récoltes obtenues avec les agents que nous venons de signaler reviennent à un chiffre moins élevé que celles provenant d'une exploitation misérable dans laquelle on ne met en jeu aucun des moyens consacrés par l'expérience. Eh bien ? le plus grand nombre des cultivateurs se trouve dans l'impossibilité de suivre ce système parce que le capital lui fait défaut, ses récoltes sont alors peu abondantes et nécessairement le prix de revient est considérable ; il n'y a pas moyen de sortir de ce raisonnement et par conséquent les populations se trouvent dans la nécessité de consommer moins, ce qui est incontestablement un signe de misère et de pauvreté ; or, y a-t-il au monde quelque chose de plus triste que la misère alors que tout le monde pourrait vivre dans le bien-être ? La fondation sérieuse d'une caisse de crédit peut donc être considérée comme une institution d'utilité publique puisque cette caisse aurait pour but de rendre la production plus abondante et la consommation beaucoup plus active ; ce serait donc le bien-être, la richesse pour le producteur et pour le consommateur, c'est-à-dire pour la Société tout entière. Il n'est certainement pas nécessaire d'entrer dans de plus longs détails pour que nos lecteurs comprennent parfaitement ce que nous venons de dire. Le crédit mis avec discernement à la disposition des habitants des campagnes serait un bienfait social d'une haute portée, puisqu'il tournerait à l'avantage de tous et par conséquent tous doivent aider à le constituer dans la limite des ressources dont ils disposent.

Alors, l'industrie et le commerce seraient doublement prospères, car ces deux grandes branches de l'activité humaine

auraient à leur disposition d'immenses quantités de matières premières qu'elles transformeraient avec profit, elles trouveraient toujours un écoulement facile, puisque les cultivateurs auraient la poche bien garnie; l'agriculture est le point de départ d'une riche industrie, d'un puissant commerce et disons-le encore une fois, nous ne saurions trop le répéter, *tout fleurit dans un pays où fleurit l'agriculture.* Et n'oublions pas de remarquer que cette richesse ainsi obtenue serait bien réelle puisqu'elle sortirait des entrailles de la terre et qu'elle ne viendrait point par le canal de l'importation. Ce merveilleux état de prospérité ne pourra se produire que lorsque la terre sera cultivée dans les meilleures conditions, et par conséquent nous avons toujours à répéter le refrain de la même chanson: donnez de l'argent aux habitants des campagnes, aux cultivateurs honnêtes, travailleurs, intelligents, possédant un certain degré d'instruction, en organisant le crédit agricole sur les bases les plus larges et les plus solides. Ce qui revient à dire unissons nos efforts; au lieu de placer nos épargnes dans des affaires incertaines, dans des spéculations parfois ruineuses, versons-les le plus possible dans une grande institution de crédit agricole qui portera la richesse et la prospérité la plus grande dans toutes les classes sociales. Il n'y a pas un seul homme dans le monde, quelle que soit sa position sociale, qui n'ait le plus grand intérêt à voir l'agriculture marcher le plus possible dans la voie du progrès et qui ne désire ardemment la réduction du prix de tous les produits destinés à l'alimentation, aux vêtements, etc., etc. Eh bien alors que chacun fasse des efforts pour atteindre le but, que chacun apporte son obole pour la fondation de cette grande œuvre sociale qui s'appelle le crédit agricole. — A. DE LAVALETTE.

Petite Chronique

— Nous apprenons que M. J. Watts Ecr., maire de Drummondville est sur le point de vendre l'un de ses magnifiques pouvoirs d'eau, près du village, à un américain qui devra y ériger très prochainement une manufacture de papier sur une grande échelle. Nous aimons à constater l'esprit pratique qui anime ce jeune monsieur, et nous espérons qu'il saura faire surgir avant longtemps un groupe d'industries dont les produits, en alimentant le nouveau chemin de fer, augmenteront la richesse publique en retenant au pays les canadiens qui seraient tentés de s'expatrier. — *L'Un des C. de l'Est.*

— M. J. A. Chicoine, agent de colonisation, a reçu instruction d'aller explorer une partie du territoire du Lac Mégantic, afin de pouvoir donner des informations exactes à une société d'émigration qui désire y fonder une colonie albanaise.

M. Chicoine doit être accompagné par plusieurs membres du clergé et plusieurs laïques qui veulent visiter l'établissement des Zouaves à Piopolis, sur les bords du Lac Mégantic.

M. Chicoine doit aussi inspecter les principaux travaux de colonisation du comté de Compton. — *Courrier de St. Hyacinthe.*

— Les grains sont bons généralement dans le district des Trois-Rivières cette année, mais la récolte n'est pas aussi abondante que l'an dernier. Il faut dire, du reste, que la moisson de 1871 était une des meilleures, une moisson exceptionnellement bonne.

— M. l'abbé Verbist nous apprend qu'un riche agronome belge, M. le comte Van Der Straten-Waillet, est en route pour le Canada où il vient se fixer.

M. le comte Straten-Waillet, aux termes d'une lettre qu'il adressait ces jours derniers à M. l'abbé Verbist, a l'intention de s'établir soit dans les environs de Québec, soit au lac St. Jean, et de monter une grande exploitation agricole. — *Courrier du Canada.*

RECETTES

Remède contre le charbon

Prendre un œuf frais, séparer le blanc du jaune, en enlever le germe (le blanc seul sert à la chose); mettre le blanc dans un vase neuf, prendre une poignée de seigle frais, le broyer

dans un mortier, battre le tout ensemble jusqu'à faible consistance; appliquer sur la plaie pendant vingt-quatre heures.

Si le charbon n'était pas crevé au bout de vingt-quatre heures, il faudrait le crever.

Ce remède peut s'appliquer sur les hommes comme sur les bêtes.

Moyen pour conserver les melons

On prend des melons tardifs qui ne soient pas encore arrivés à leur parfaite maturité; on les essuie légèrement avec un linge et on les met dans un endroit bien sec, pendant un ou deux jours. On passe ensuite de la cendre à travers un tamis pour la dégager de tous les petits charbons, on la place dans un tonneau bien sec et on enterre les melons dans cette cendre, en ayant soin de les envelopper entièrement. Il faut éviter de les mettre dans un endroit exposé à la gelée.

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Temiscouata.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la Gazette des Campagnes.

PHARMACIE PARISIENNE.

LES MEILLEURES PRÉPARATIONS DU SIÈCLE.

— Un seul essai suffit pour les recommander.

Préparées par le Dr. Pourtier, de la faculté de Paris

LE SOTHEBRION

Papier pulmonaire anti-asthmatique. Le plus puissant remède pour la guérison de l'Asthme, la Consomption, Bronchites, Irritations de Poitrine, Palpitation de cœur, Grippe, Coqueluche, etc.

Soulagement immédiat, cinq à six minutes suffisent.

L'OMNICURE

Remède interne et externe, anti-douleur universel, guérit les Rhumatismes, Goutte, Névralgie, Odontalgique, Foulures, Entorses, Diarrhées, Dyspepsie, Fièvres, etc.

LE PHILODONTE

Préparation hygiénique scientifiquement composée, pour purifier la bouche et conserver les gencives et les dents.

EN VENTE

Chez tous les Pharmaciens, marchands de Médecine et à la librairie agricole de la Gazette des Campagnes.